le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

L'Ennemi

Erich Maria Remarque

ERICH MARIA REMARQUE

L'Ennemi

NOUVELLES TRADUITES DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRÉDÉRIQUE CAMPBELL-NATHAN

LE LIVRE DE POCHE

L’ennemi

Quand je demandai à mon camarade de classe le lieutenant Ludwig Breyer ce qui l'avait frappé le plus pendant la guerre, je m'attendais à entendre parler de Verdun, de la Somme ou des Flandres. Mais voici ce qu'il me raconta :

La plus durable sinon la plus frappante de mes impressions naquit pendant un séjour de repos, dans un petit village français, loin du front. Nous venions d'un secteur très dur, où les bombardements avaient été d'une violence extrême, et nous nous étions repliés plus loin que d'habitude : la compagnie avait beaucoup souffert, et nous avions besoin de nous requinquer.

C'était une splendide semaine d'août, un merveilleux été de la Saint-Denis, et il nous montait à la tête comme le vin doré et généreux que nous avions trouvé dans une cave en Champagne. On nous avait épouillés ; certains

s'étaient même procuré du linge propre ; les autres faisaient bouillir leurs chemises sur de petits feux ; il régnait partout une atmosphère de propreté – dont la magie ne peut être sensible qu'à un soldat couvert de boue –, chaleureuse comme les samedis soir des lointains jours de paix, lorsque, enfants, on nous lavait dans la grande baignoire et que Mère sortait du placard le linge immaculé, sentant l'amidon, le dimanche et le gâteau.

Tu sais, bien sûr, que je ne brode pas en disant que je sentais cet après-midi déclinant couler dans mes veines, puissant et doux. Les soldats ont une perception très particulière de la nature. Les milliers d'inhibitions, les barrières et les contraintes s'évanouissent devant la dure, la terrible existence aux frontières de la mort ; et aux minutes, aux heures de répit, pendant les jours de repos, l'idée de *vie*, le simple fait d'être toujours là, de s'en être tiré, se transforme en pure joie de pouvoir regarder, respirer et bouger librement.

Un champ dans la lumière du couchant, les ombres bleues d'un bois, le froissement d'un peuplier, le flot limpide des cours d'eau sont alors une jouissance indicible ; il s'y cache, lovée comme un fouet, incrustée comme une épine, la douleur aiguë de savoir que dans

quelques heures, dans quelques jours, il faudra abandonner tout cela une fois de plus pour les paysages flétris de la mort. Et cette sensation, si bizarrement composée de bonheur, de souffrance, de mélancolie, de peine, de désir et de désespoir, est éprouvée par tous les soldats au repos.

Après le dîner, j'allai faire avec mes camarades une courte promenade en dehors du village. Nous parlions peu ; parfaitement heureux pour la première fois depuis des semaines, nous nous chauffions aux rayons obliques du soleil qui nous frappaient en plein visage. Nous parvînmes ainsi à une petite fabrique nue au milieu d'un vaste enclos, autour duquel étaient postées des sentinelles. La cour était remplie de prisonniers attendant leur transfert en Allemagne.

Les sentinelles nous laissèrent entrer sans façon, et regarder librement autour de nous. Plusieurs centaines de Français étaient regroupés là, assis ou couchés, fumant, bavardant ou sommeillant. Ce fut une révélation pour moi. Jusque-là, je n'avais eu que de brefs aperçus – isolés, irréels – des hommes qui occupaient les tranchées d'en face. Un casque, peut-être, dépassant un instant du parapet ; un mouvement de bras, à peine entrevu ; un morceau

de tissu gris-bleu ; une silhouette qui surgissait – presque des abstractions, tapies derrière le feu des armes, les grenades et les enchevêtrements de fil barbelé.

Là, pour la première fois, je voyais une foule de prisonniers, assis, allongés, en train de fumer – des Français sans armes.

Le choc fut brutal ; puis je ris de ma naïveté. J'étais choqué que ce soient des hommes comme nous. Mais le fait est – Dieu sait pourquoi – que je n'y avais jamais pensé auparavant. Les Français ? C'étaient des ennemis à abattre, parce qu'ils voulaient détruire l'Allemagne. Mais ce soir d'août, je découvris le sinistre secret de la magie des armes. Les armes transfigurent les hommes. Et ces garçons inoffensifs, ces ouvriers, manœuvres, commerçants, collégiens, si tranquilles et si résignés, une arme pouvait les transformer en ennemis sur-le-champ.

À l'origine, ce n'étaient pas des ennemis ; pas avant qu'on ne les arme. Cela me donna à réfléchir, tout en sachant que ma logique n'était peut-être pas des plus orthodoxes. Mais l'idée me vint que la guerre nous avait été imposée par les armes. Il y en avait tant de par le monde qu'elles finissaient par dominer les hommes et les dresser les uns contre les autres…

Et bien après, dans les Flandres, j'eus la même impression : pendant que la bataille des explosifs faisait rage, les hommes ne servaient plus à rien. Les explosifs se jetaient les uns contre les autres dans un acharnement furieux. On ne pouvait s'empêcher de penser qu'une fois anéanti tout ce qui s'interposait entre elles, les armes continueraient seules jusqu'à la destruction du monde.

Mais dans cette cour d'usine, je ne voyais que des hommes comme nous. Et pour la première fois, je comprenais que c'étaient des hommes que nous combattions ; des hommes, ensorcelés comme nous par des armes et des discours musclés ; des hommes avec des femmes, des enfants, des parents, des vocations, et qui, peut-être – si cette suggestion me venait d'eux –, s'éveillaient et ouvraient aussi les yeux en ce moment même, en se demandant : « Frères, que faisons-nous ici ? À quoi rime tout cela ? »

Quelques semaines plus tard, nous étions revenus dans un secteur très calme. La ligne française se trouvait assez près de la nôtre, mais les deux positions étaient bien défendues, et il ne se passait pratiquement rien. À sept heures pile du matin, on échangeait quelques coups de feu en guise de bonjour ; à midi, un bref salut, et, à la tombée de la nuit, la bénédiction habi-

tuelle. Nous prenions des bains de soleil devant nos tranchées, et nous nous hasardions à ôter nos godillots le soir pour dormir.

Un jour, de l'autre côté du no man's land, surgit au-dessus du parapet un panneau avec cette inscription : « *Attention !* » Comme tu peux l'imaginer, nous sommes restés interdits. Réflexion faite, nous l'avons interprétée comme un avertissement : il y aurait un mitraillage en sus du menu habituel. Nous nous sommes préparés à disparaître dans les tranchées au premier coup de feu.

Mais rien ne troubla le silence. Le panneau se volatilisa. Quelques instants plus tard apparut une pelle, sur le tranchant de laquelle on apercevait un grand carton de cigarettes. Un camarade possédant quelques notions de français écrivit au cirage « *Compris* » sur le dos d'une boîte en carton que nous brandîmes. Les types d'en face firent des signaux avec leur carton de cigarettes. Nous de même avec notre boîte. Un morceau de tissu blanc apparut.

En toute hâte, nous saisîmes la chemise du caporal Bühler, qu'il avait posée sur ses genoux pour s'épouiller, et nous l'agitâmes.

Au bout d'un moment, le tissu blanc d'en face s'éleva et un casque se montra. Nous agitâmes

la chemise plus énergiquement, jusqu'à évacuation complète des poux. Un bras se dressa avec un paquet. Puis un homme émergea lentement des fils barbelés ; il rampa vers nous sur les mains et sur les genoux, remuant de temps à autre un mouchoir et riant d'excitation. Au milieu du no man's land, il s'arrêta et posa son paquet. Il le désigna à plusieurs reprises, rit, fit signe, et rebroussa chemin.

Nous étions complètement surexcités. Au plaisir presque enfantin d'enfreindre un interdit et de narguer les autorités, au simple et primitif désir de s'emparer des bonnes choses placées devant nous, se mêlait une bouffée de liberté, d'indépendance, de triomphe sur le mécanisme de la mort. J'éprouvai la même sensation qu'au milieu des prisonniers, comme si quelque chose d'humain avait réussi à jaillir du concept vide d' « ennemi », et je voulais contribuer à cette victoire.

Nous rassemblâmes précipitamment quelques cadeaux, de piètres présents en vérité, car nous avions beaucoup moins à offrir que les gars d'en face. Puis nous renouvelâmes nos signaux avec la chemise et reçûmes la réponse attendue. Je grimpai péniblement ; ma tête et mes épaules étaient dégagées. Je t'assure que j'ai passé un

sale quart d'heure, là-haut sur le parapet, sans protection.

Et je fonçai droit devant moi ; un changement complet s'opérait dans mes pensées, comme sous l'effet d'une brusque marche arrière. Dans l'étrangeté de la situation, une joie intense, exubérante, me gagnait ; heureux et hilare, je me faufilai à quatre pattes vers l'autre côté. Et je connus un extraordinaire instant de paix – une paix solitaire, intime, régnant sur le monde entier rien que pour moi.

Je posai mes paquets, ramassai les autres et m'en retournai. La paix s'effondra. Je sentis à nouveau des centaines de canons de fusil braqués dans mon dos. Une peur terrible m'envahit, la sueur ruisselait de mon corps comme l'eau d'une source. Mais je regagnai la tranchée indemne, avant de m'étendre, hors d'haleine.

Le lendemain j'étais suffisamment habitué au manège ; nous le simplifiâmes, en sortant de nos tranchées non plus l'un après l'autre, mais simultanément. Comme deux chiens détachés de leur chaîne, nous rampions l'un vers l'autre, et nous échangions nos cadeaux.

À notre premier face-à-face, nous ne nous adressâmes qu'un sourire gêné. L'autre type était un jeune homme comme moi, dans les vingt ans. Son visage respirait le plaisir de faire

une bonne blague. « *Bonjour, camarade* », dit-il ; mais ma surprise fut telle que je répondis : « *Bonjour, bonjour* », le répétant deux, trois fois, avant de hocher la tête et de rebrousser promptement chemin.

Nous avions une heure de rencontre précise, et les signaux préliminaires furent abandonnés, chaque camp respectant le traité de paix non écrit. Et une heure plus tard, nous nous canardions. Un jour, avec une légère hésitation, l'autre type me tendit la main et je la pris. Ça faisait drôle.

À l'époque, des incidents similaires se produisaient à divers endroits du front. Le Haut Commandement en avait eu vent, et avait déjà donné des ordres pour que ce genre de choses soit formellement interdit ; à plusieurs reprises, le cours des hostilités s'en était trouvé perturbé. Mais cela ne nous inquiétait guère.

Un commandant vint sur le front pour nous sermonner. Plein de zèle et d'énergie, il nous annonça son intention de rester en première ligne jusqu'à la tombée de la nuit. Malheureusement, il prit son poste près de notre point de sortie, et demanda un fusil. C'était un très jeune commandant, avide d'action.

Nous ne savions pas quoi faire. Il était impossible d'envoyer un signal aux types d'en face ; de

plus, nous pouvions être fusillés séance tenante pour relations avec l'ennemi. La petite aiguille de ma montre avançait lentement. Il ne se passait rien, et l'on pouvait presque croire que tout irait bien.

À n'en pas douter, le commandant était simplement au courant de la fraternisation générale qui se produisait partout sur le front, mais ne savait rien de précis sur nous ; c'était pure malchance s'il était arrivé à ce moment-là dans nos lignes, et avec cette mission.

Je me demandai si j'allais lui dire : « Dans cinq minutes, un homme de là-bas va venir. Nous ne devons pas tirer ; il nous fait confiance. » Mais je n'osai pas ; et de toute façon, à quoi cela aurait-il servi ? Si je parlais, le commandant risquait de rester là, alors qu'il pouvait encore partir. En outre, Bühler me raconta à l'oreille qu'il avait rampé derrière un parapet, et fait avec son fusil un « wash-out » (c'est ainsi qu'on signale une cible manquée sur un champ de tir) ; ils avaient répondu. Ils avaient compris le message.

Heureusement, le temps était couvert ; il pleuvait un peu, et la nuit tombait. L'heure de notre rencontre était déjà passée d'un quart d'heure. Nous commencions à respirer. Soudain, mes yeux s'écarquillèrent ; ma langue se dessécha ; je voulus crier, et j'en fus incapable ; paralysé et

horrifié, les yeux fixés sur le no man's land, je vis lentement apparaître un bras, puis un corps. Bühler se précipita vers le parapet et tenta désespérément d'envoyer un signal d'avertissement. Mais c'était trop tard. Le commandant avait tiré. Avec un faible cri, le corps retomba.

Pendant quelques instants, un mystérieux silence régna. Puis nous entendîmes un mugissement, suivi de crépitements ravageurs. « Feu ! Ils arrivent », hurla le commandant.

Nous fîmes feu à notre tour. Nous chargions nos fusils et tirions comme des fous pour oublier cet instant abominable. Le front entier était embrasé, même les canons se mirent de la partie, et le combat dura toute la nuit. Le matin, nous avions perdu douze hommes, parmi lesquels le commandant et Bühler.

À partir de ce jour-là, les hostilités furent maintenues avec succès ; les cigarettes ne changèrent plus de main ; et le nombre des pertes s'accrut. Il m'est arrivé beaucoup de choses depuis ; j'ai vu mourir bien des hommes ; j'en ai moi-même tué plus d'un ; je suis devenu dur et insensible. Les années ont passé. Mais durant tout ce temps, je n'ai pas osé penser à ce faible cri dans la pluie.